

Mon confinement et moi

Collecte de la parole d'étudiant.e.s

PREFACE

L'Université de Poitiers, dans le cadre de sa politique de vie étudiante et de vie de campus, s'intéresse depuis de nombreuses années aux conditions de vie des étudiant.e.s et engage régulièrement des actions de soutien et d'accompagnement des étudiant.e.s en lien étroit avec de nombreux partenaires (Crous, l'ensemble des associations étudiantes, Fondation Poitiers Université...).

La crise liée à l'épidémie de Covid-19 a été une période inédite que nous avons vécue et que nous vivons encore. Le confinement, temps très particulier, a été appréhendé et vécu différemment par les un.e.s et les autres : opportunité de ralentir, expérience éprouvante et/ou douloureuse, possibilité de réfléchir, de faire le vide, stress, anxiété...

À l'Université de Poitiers, cette crise a considérablement bousculé l'activité, les rythmes et les conditions de travail de l'ensemble des act.eur.rice.s. Pendant la période du confinement, elle a déployé des moyens humains et financiers pour soutenir et accompagner ses étudiant.e.s et des enquêtes ont été menées pour mettre en lumière les réalités des conditions de leur vie quotidienne (précarité, isolement, poursuite d'études, solidarité...).

L'Université de Poitiers et son pôle vie de campus ont proposé, suite à la période de confinement, une programmation culturelle, artistique, patrimoniale, sportive et de bien-être aux étudiant.e.s resté.e.s bloqué.e.s à Poitiers, contraint.e.s ou résigné.e.s, durant les mois d'été.

Dans cette programmation riche en découvertes culturelles et temps conviviaux, l'objectif était de recréer du lien avec ces étudiant.e.s afin de lutter contre un probable isolement. Parmi les différentes activités proposées, l'atelier d'écriture *Mon confinement et moi* donnait les outils nécessaires aux étudiant.e.s pour témoigner librement de leur histoire confinée grâce à l'accompagnement d'une journaliste de *Libération*. À la suite de ces deux journées d'écriture, une dessinatrice a illustré par des croquis le récit de confinement des différent.e.s étudiant.e.s.

La récolte de ces témoignages et de ces mises en image fait l'objet du présent recueil.

Ce dernier est publié à l'occasion des *Temporelles*, grand colloque national sur le temps qui questionne pour l'édition 2020 à l'Université de Poitiers les conciliations entre temps et rythmes des étudiant.e.s.

Que soient ici remercié.e.s très sincèrement Patrice Mancino, journaliste indépendant, pour la coordination du projet, Anaïs Moran, journaliste, Hélène Richard, dessinatrice, tou.te.s les étudiant.e.s ayant participé, le pôle vie de campus et tout particulièrement la Maison des étudiant.e.s (Service culture, Bureau des Temps), ainsi que le Crous de Poitiers.

Ce projet a été soutenu et financé par l'Université de Poitiers, la Contribution Vie Etudiante et de Campus (CVEC), la Région Nouvelle-Aquitaine.

par Isabelle Lamothe, Vice-Présidente Culture et Vie de Campus de l'Université de Poitiers

PREAMBULE

L'émergence du coronavirus et la pandémie qui s'en est suivie a pris par surprise un monde, des populations et des dirigeant.e.s et responsables qui n'étaient pas prêt.e.s à faire face à un tel tsunami et ses conséquences. Les effets socio-économiques du confinement un peu partout dans le monde ont été dévastateurs et ses perspectives s'inscrivent déjà dans la durée. Il a également été le révélateur de disparités et d'inégalités de traitement ou de vécu selon les différentes couches de la société, tant au niveau médical qu'économique, administratif, éducatif, familial ou simplement de la sphère individuelle de chacun.e.

A l'image du flux et reflux des grandes marées, le confinement puis déconfinement a ainsi laissé sur le sable nombre de manifestations de précarités occultées par le bouillonnement et l'écume de la progression épidémique. Le spectre des témoignages recueillis dans les médias s'est rapidement élargi pour alerter et mettre en lumière un éventail de séquelles potentielles à court, moyen et certainement long terme, mais paradoxalement, la sphère étudiante, pourtant théoriquement plus connectée que les autres, a été comme absente.

Avec la fermeture anticipée des universités, la situation de la communauté étudiante a été reléguée au second plan alors que, quelques semaines auparavant à peine, cette même communauté questionnait sur sa place dans la société et exprimait sa colère face à une précarité dramatique pour un certain nombre d'entre eux.elles au lendemain d'un événement tragique à Lyon à l'automne 2019.

Sans recherche d'une exhaustivité qui aurait été techniquement difficile à atteindre, l'idée du présent ouvrage était donc, sur la base du volontariat, de recueillir une poignée de témoignages et vécus d'étudiant.e.s français.es et étrangèr.e.s amené.e.s à rester sur leur lieu d'étude, pendant et après le confinement, jusqu'au creux de l'été. Loin de leur famille, sans ressources définies, il s'agissait de donner une voix à ces expériences méconnues de double peine, de confinement à tiroirs et d'angoisses intimes.

Accompagnés par Anaïs Moran, journaliste au service société du quotidien national *Libération*, et Patrice Mancino, journaliste indépendant, une douzaine d'étudiantes et d'étudiants de tous âges, nationalités, origines, profils d'études, ont entrepris de se raconter. A partir du mois de juillet, les ateliers d'écriture ont démarré et les discussions ont vite montré que le déconfinement ne les avait en rien soulagé.e.s, aidé.e.s ou libéré.e.s, bien au contraire. Les échanges ont parfois mis en exergue des points d'inflexion et des ruptures aux effets potentiellement durables. Il suffit de lire les récits consignés dans ces pages pour comprendre que les doutes persistent. Doutes sur un avenir qui ne porte plus les mêmes promesses qu'aurait le début de l'année 2020...

La première réunion avec l'ensemble du groupe d'étudiant.e.s a révélé que le processus de recueil de la parole avait à minima une dimension et une utilité libératrice, à l'oral. Le passage à l'écriture, qui plus est

en langue française, a par la suite semblé en décourager quelques-un.e.s. Le papier peut donner à un récit un caractère plus permanent et moins volatil que la parole, plus soluble. Certain.e.s auront peut-être aussi été confronté.e.s à des barrières plus diffuses, sociétales, psychologiques ou culturelles, qui se manifestent par une forme d'autocensure ou de renfermement sur soi dès lors qu'il s'agit d'évoquer des situations de faiblesse, qu'elles soient financières et/ou morales.

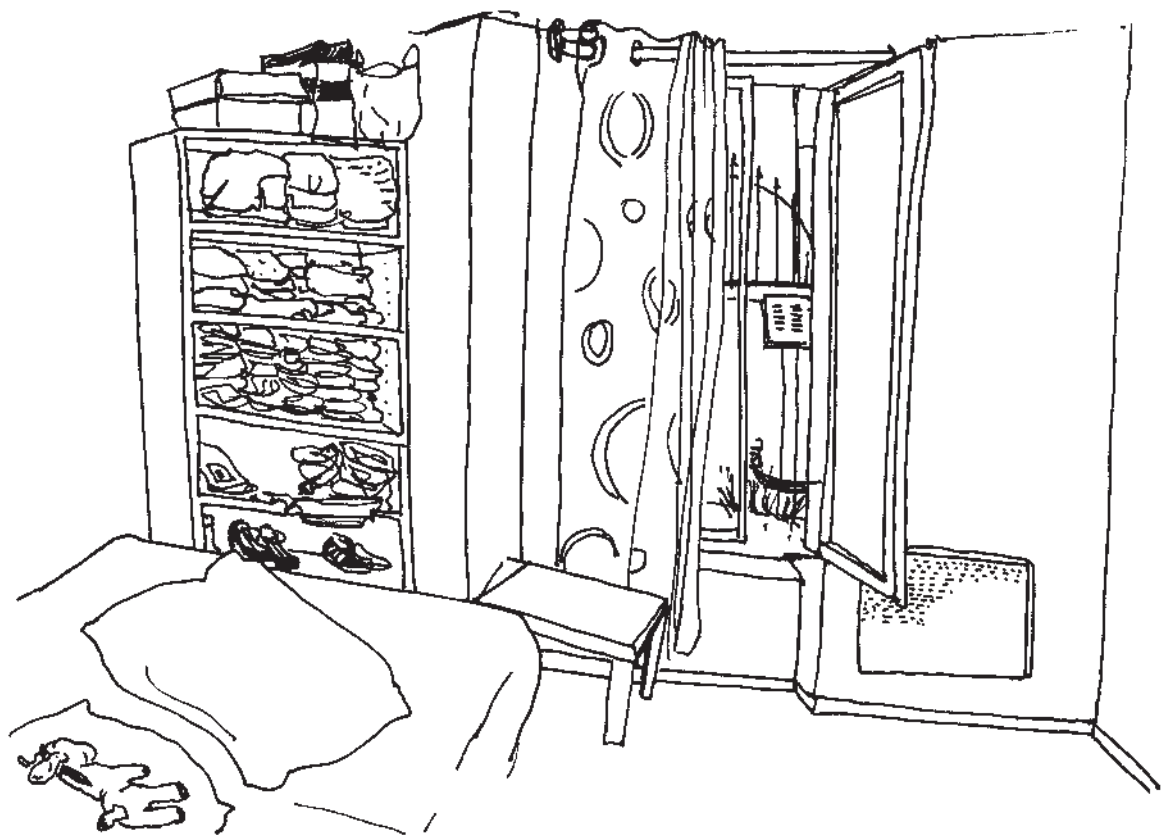
De fait, ne figurent pas ici le récit de cet étudiant chinois confronté au virus dès le mois de décembre en Chine, à l'occasion des préparatifs du Nouvel an chinois et qui a suivi au propre comme au figuré sa propagation, et la montée d'une forme de ressentiment et de discrimination envers ses concitoyens... Ni celui de cet étudiant afghan hébergé dans un foyer de réfugiés à quelques kilomètres de Poitiers, arrivé en France quelques jours avant la proclamation du confinement, ou de ces trois étudiantes ghanéennes rentrées chez elles au mois d'août, saisissant l'opportunité de pouvoir à nouveau passer les frontières et rentrer dans leur pays pour retrouver leurs familles, non sans être contraintes à leur arrivée à une période supplémentaire de quarantaine...

Des huit témoignages recueillis et présentés dans cet ouvrage ressort néanmoins une étonnante mais encourageante volonté d'optimisme. Souvent considéré.e.s comme n'étant ni complètement adultes, ni « PIB-compatibles », les étudiant.e.s n'en sont pas moins des consommateur.rice.s, des acteur.rice.s, parties prenantes du grand écosystème historico-économico-socio-culturel. Et si leur rôle est parfois résumé à celui d'éléments à part, parfois trublions mais toujours en gestation, en devenir, cette génération est chrysalidaire d'un futur qu'elle appréhende tout autant qu'elle le rêve meilleur, un avenir qui, faut-il l'admettre, est avant tout et surtout le sien.

par Anaïs Moran et Patrice Mancino, journalistes

SOMMAIRE

<i>Un très pénible dimanche</i>	p.6
<i>Une ambulance est arrivée</i>	p.12
<i>Nébuleuse</i>	p.16
<i>@Sky:Oracle</i>	p.22
<i>Le temps est devenu absurde</i>	p.28
<i>Droit de Cité</i>	p.32
<i>Mission impossible</i>	p.34
<i>Malgré tout</i>	p.38



LÉNON

Maria Patricia

22 ans

Licence en Sciences de la vie

Lieu de confinement : Poitiers, appartement, 32m²

UN TRES PENIBLE DIMANCHE

Part 1 - Introduction

Jusqu'à maintenant, 2020 a été, d'un point de vue général, catastrophique. On visait tous une nouvelle décennie pleine de changements positifs, au vu des périodes difficiles que le monde a vécu ces dernières années. Malheureusement, rien ne s'est passé comme prévu.

Depuis le début de la nouvelle année, on a dû faire face à des mauvaises nouvelles les unes après les autres. Chaque mois ressemble à un épisode de la dernière saison d'une version apocalyptique de la Terre, et on attend avec impatience le nouveau rebondissement de l'intrigue. Heureusement, la plupart de ces événements, je les avais vécus à distance, mon quotidien n'avait pas été perturbé. Du moins c'était comme ça, jusqu'à l'arrivée du Covid-19.

Je suppose qu'il serait bien de me présenter. Je m'appelle Maria, j'ai 22 ans, je fais mes études supérieures à l'Université de Poitiers et je viens juste de finir ma première année de Licence en Sciences de la Vie. Je suis originaire du Caracas, au Venezuela, et je réside à Poitiers depuis août 2017. J'avais commencé la nouvelle année dans de bonnes conditions. J'avais validé mon premier semestre et j'étais déterminée à améliorer mes notes et finir ainsi l'année scolaire sans aucun souci.

Je me rappelle d'être vaguement consciente de l'existence du Covid-19 et ce que c'était, ayant lu un article à ce sujet dans le New York Times, et franchement je n'étais pas particulièrement inquiète. Je veux dire, la Chine se situe assez loin et « loin de la vue, loin de l'esprit », n'est-ce pas ? L'OMS ne dévoilait pas beaucoup d'information dessus, et le gouvernement chinois affirmait maîtriser la situation, donc finalement pas de raison de s'inquiéter, pensais-je.

D'un coup, plusieurs cas positifs ont commencé à apparaître en Europe, dans le monde entier, très loin de la Chine. Au début, ils n'étaient pas nombreux, mais au fur et à mesure que le dépistage devenait plus précis, les cas ont commencé à se multiplier de manière exponentielle, et d'un coup en France on est passé de 1 cas à des milliers en seulement quelques semaines. Clairement, la situation n'était pas sous contrôle, si elle l'avait jamais été. Je dois avouer que je faisais partie du groupe de personnes qui critiquaient ceux qui paniquaient face à la situation, du fait que le taux de mortalité du Covid-19 était considérablement inférieur à celui de la grippe, mais j'ai commencé à m'inquiéter quand il a été question du confinement. Puis, le 16 mars, l'université a déclaré l'arrêt des activités et la fermeture du campus jusqu'à nouvel ordre.

Quelques jours plus tard, le confinement a été mis en place à l'échelle nationale en France, et nous avons tous été coincés chez nous. N'importe quel autre jour, ceci aurait été juste parfait pour moi, rester chez moi, me reposer au lit toute la journée, pas besoin de porter un soutif... Néanmoins, comme un gamin avec un nouveau jouet, l'excitation de la nouveauté a disparu assez rapidement.

Part 2 - Confinement

Les deux premières semaines se sont déroulées juste comme je l'avais prévu. Je me suis reposée chez moi toute la journée sans faire grand-chose, j'ai dormi toute la journée et tout ça, ça allait.

Ça n'a pas duré longtemps. Au fil du temps, j'ai commencé à m'inquiéter à cause de cette affaire de pandémie. Les cas se multipliaient partout comme des moustiques dans une chaude journée d'été, les nouvelles n'étaient pas réconfortantes non plus ; le cumul des cas continuait à s'accroître, le bilan des morts continuait à augmenter, le monde était confiné presque partout, et la situation ne s'améliorait pas. On n'avait pas trop d'informations sur le virus, des nouvelles infos sortaient chaque jour, nouveaux symptômes, plus de gestes barrières, complots, recherches, témoignages et ainsi de suite. C'était interminable. C'était devenu oppressant.

A un certain moment, j'ai dû suspendre mon usage des réseaux sociaux et des journaux pour ne pas me stresser plus que nécessaire.

Ma préoccupation majeure pendant cette période était principalement ma famille dans mon pays natal. Ayant connaissance des déficiences du système de santé, je m'inquiétais constamment pour leur bien-être.

La dynamique entre ma mère et moi a changé, j'ai pris un rôle maternel en veillant sur elle et en m'assurant qu'elle prenne toutes les précautions nécessaires quand elle sortait, posant des questions tous les jours pour être sûre que ça allait et m'assurer que ma sœur soit en contact avec elle chaque jour.

Ma mère était aussi ma principale source de bonne santé mentale pendant cette période difficile. On s'appelait tous les jours juste pour parler de sujets banals comme la météo, c'était la seule interaction sociale que j'avais la plupart des jours. Dans ce type de situation, je suis soulagée d'être née à une époque où les communications sont beaucoup plus faciles.

Je suis devenue très stressée à cause du manque de travail, mes finances sont toujours un sujet pénible, mais pendant le confinement c'était grave. C'était une préoccupation constante, et clairement il n'y avait pas beaucoup d'offres de travail disponibles. J'ai pris du retard avec mes loyers, heureusement mais les propriétaires ont été très compréhensifs face à la situation.

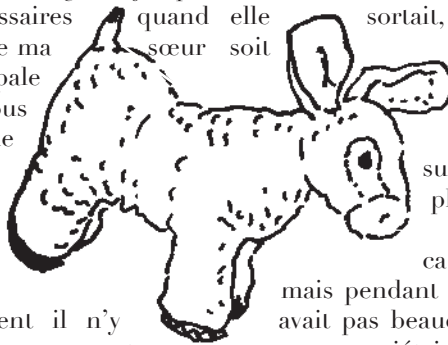
Néanmoins, je n'arrêtais pas de m'inquiéter, car en effet ils avaient de l'empathie, mais jusqu'à quand ?

Le sentiment de solitude n'a pas pris beaucoup de temps à apparaître ; être seule pendant plusieurs journées sans la moindre interaction humaine, j'avais peur de commencer à parler à mon reflet.

D'un jour à l'autre, les conversations avec mes amis sont devenues presque inexistantes, il n'y avait pas grand-chose à raconter honnêtement.

Sur les réseaux, la productivité est devenue un but à atteindre pendant le confinement ; apprendre une nouvelle langue, changer la déco de son appart, finir ce livre en particulier qui collecte de la poussière depuis un an sur l'étagère... Je n'ai pas du tout atteint cette norme.

La productivité est devenue un concept étranger pour moi ; mes journées sont devenues très répétitives. Je me réveillais l'après-midi, je mangeais, je regardais un peu de Netflix, je parlais avec ma mère, je me couchais et ainsi de suite. J'avais l'impression d'être coincée dans une boucle qui se résumait à un très pénible dimanche. Le manque des tâches, de responsabilités est devenu le fléau de mon existence, ce que je pensais qui serait le seul côté positif du confinement finalement était le moins appréciable.



Ce n'était pas tout entièrement mauvais, j'ai réussi à m'en sortir tant bien que mal, j'ai juste une ennuyante prédisposition à voir tout du côté négatif. Netflix et autres services de streaming étaient un cadeau du ciel pendant ces 55 jours ; j'ai probablement regardé et écouté une centaine d'heures de films, séries, musique et podcasts pour me maintenir occupée. Je me suis forcée à faire un minimum de 45 minutes de sport un jour sur deux, sinon mon corps aurait fusionné avec mon lit.

Bien que je n'aie pas eu de tâches à faire, j'ai essayé de maintenir une certaine routine, je faisais mes courses toutes les deux semaines pour limiter mes sorties et à des heures pendant lesquelles je savais qu'il n'y aurait pas trop de monde autour.

J'ai essayé de prendre le plus de précautions possibles pour limiter ainsi mon risque d'exposition au virus. C'était extrêmement frustrant de voir sur les réseaux ou en personne, comment certaines personnes refusaient de respecter les simples règles mises en place pour limiter le contact physique et réduire la propagation de la maladie. Ça a définitivement montré un côté hideux chez de nombreuses personnes qui ne se soucient aucunement de ceux autour d'eux.

A la fin, tout ce à quoi je pouvais penser c'était quand est-ce que ça allait se finir ?

Le temps est passé plus vite que prévu, moins je pensais-je.



et d'un coup la fin du confinement est arrivée ; du

Part 3 - Déconfinement

Juste avant la fin du confinement, j'ai comme aide à domicile chez une dame âgée. m'aider financièrement.

réussi à trouver un travail, un CDI en plus, J'étais ravie, sachant que ça pouvait beaucoup

Le 11 mai, le confinement était officiellement sortir sans besoin d'une autorisation, on pouvait magasins ont commencé à reprendre leur activité.

fini en France. On pouvait commencer à retourner au travail, et peu à peu partout, les

Au début du confinement, tous mes proches rentrés chez eux pour être avec leurs familles. Pouvant qu'avant. Ça n'aidait surtout pas que tous mes potes se trouvent à plus de 200km de moi et tous les lieux de regroupement social étaient encore fermés. Mais surtout, j'étais très sceptique de voir les gens dans la rue aussi vite que ça. Je m'inquiétais ne sachant pas si les gens allaient respecter les gestes barrières d'hygiène, travaillant maintenant auprès d'une personne à risque.

et connaissances ont quitté Poitiers et sont enfin sortir, je me suis sentie encore plus seule

J'étais très prudente lors de mes sorties et encore plus qu'avant quand je devais potentiellement rencontrer des gens. J'avais peur de devenir une porteuse asymptomatique. En conséquence, je sortais de chez moi que quand c'était nécessaire, et je me sentais encore plus confinée qu'avant.

Peu à peu les lieux de sociabilisation ont commencé à ouvrir et les restrictions ont commencé à devenir plus relâchées et par conséquent nous aussi. J'ai commencé à sortir un peu plus, en respectant les gestes barrières et en ne me regroupant que par groupes de deux à trois personnes.

Au fil du temps, une routine s'est mise en place.

A mesure que l'été filait je me suis permise de détendre un peu plus. J'ai participé à plusieurs activités culturelles

mises en place par l'université pour les étudiants qui étaient restés à Poitiers, et la ville était assez calme. Il est aussi bien de noter que la ville de Poitiers généralement débordante d'étudiants est devenue vide quand le confinement a commencé.

Les cours recommencent bientôt, les étudiants reviennent, et je ne suis pas sûre que ça restera aussi calme qu'avant. J'imagine que nous verrons bien.

Conclusion

Je crois bien qu'il y a sûrement une leçon à tirer de cette pandémie. Je ne pourrais pas vous dire laquelle exactement, trop de choses ont eu lieu. J'aurais besoin d'écrire une trilogie. Ma mère pense qu'on a grandi et qu'on est devenu plus empathiques. Je pense qu'elle est trop optimiste la plupart du temps.

On a tous eu des difficultés personnelles pendant le confinement, c'était une bonne période d'introspection. Je suppose que chacun d'entre nous tirera une leçon différente de cette situation. Quelle est la mienne ? Aucune idée.

Je n'ai pas l'impression d'avoir subi de changements particuliers, je n'ai pas eu de révélation. J'ai juste le sentiment que j'ai vécu un jour après l'autre sans penser au temps qui passait.

Les périodes de crises font ressortir nos pires et nos meilleures qualités, ces derniers mois ont été difficiles pour l'humanité. Ça a influencé tous les aspects de nos vies, comme la politique ainsi que nos relations



interpersonnelles. On a pu entendre de merveilleux témoignages débordant de solidarité, de bienveillance et d'altruisme.

Cependant, on a dû faire face aussi à la nature égoïste humaine, au mépris d'autrui, à la voracité qui fait des humains les êtres les plus méprisables et odieux sur Terre.

Je suppose que c'est une leçon en soi à prendre en compte, pour réévaluer nos priorités, comment on perçoit les autres et comment on risque d'être perçus à travers nos actions.

Le confinement a beau être fini, mais la pandémie ne l'est pas. Malheureusement, le virus est encore omniprésent dans nos vies, on a dû adopter de nouvelles habitudes : lors de nos sorties, on fait attention à pas oublier nos masques, on essaye de garder un mètre de distance dans les lieux fermés, on se lave les mains avec du gel hydroalcoolique avant et après avoir quitté un endroit, etc... Ces mesures de précautions seront-elles

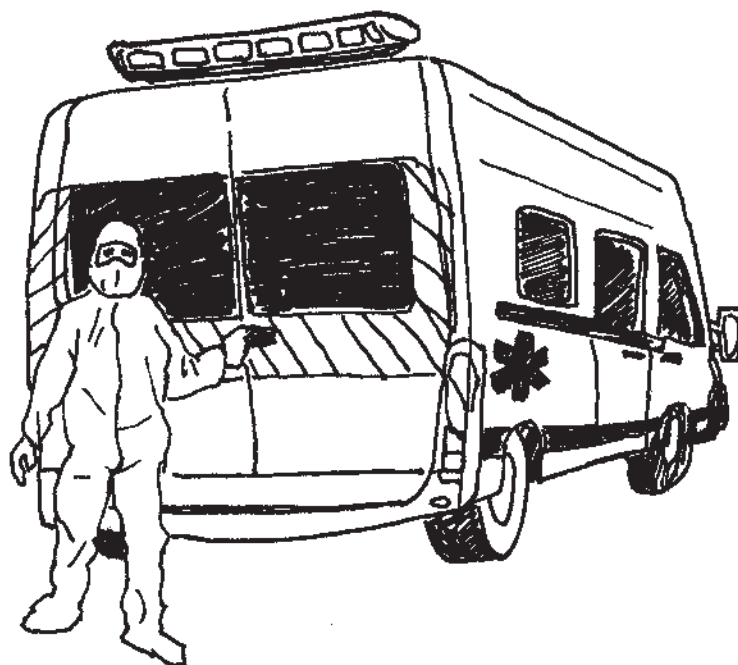
temporaires ou est-ce que c'est notre nouvelle façon de vivre ? Est-ce que les gens vont respecter les règles mises en place pour préserver la santé publique ou est-ce qu'on deviendra de plus en plus négligents au fil du temps ?

L'apparition des cas continue toujours partout, mais les règles deviennent plus flexibles chaque jour. La possibilité d'un deuxième confinement est-elle probable ? Plusieurs questions émergent et pas assez de réponses sont fournies.

Seul l'avenir nous le dira.

Une citation que j'aime : « Dans l'enfer, les places les plus brûlantes sont réservées à ceux qui, en période de crise morale, maintiennent leur neutralité. »

Depuis la fin du confinement et la rédaction de ce texte, Maria s'inquiète de l'éventualité d'un possible reconfinement et espère que la situation se stabilise au regard de la hausse du nombre de cas recensés à Poitiers. Elle a repris les cours et suivra les programmes de L2 Sciences de la vie, de Physiologie animale et Neurosciences ... La personne âgée qu'elle a accompagnée est décédée fin août et elle a pu retrouver un emploi à la Maison des Etudiants pour équilibrer un peu ses finances...



Camanda

33 ans

Centre de Français Langue Etrangère

Lieu de confinement : Migné-Auxances, chambre en foyer, 15m²

UNE AMBULANCE EST ARRIVEE...

Je m'appelle Camanda. Je suis né en Angola, à Cabinda, une ancienne enclave du Portugal qui est aujourd'hui un territoire angolais.

Je suis venu en France pour continuer mes études. A mon arrivée, j'ai commencé par des cours de langue parce que je ne maîtrise pas le français. Pour ça, je me suis inscrit au FLE.

Beaucoup de cours ont manqué à cause du confinement. L'université nous a donné des ordinateurs pour faire les cours en ligne. J'ai eu mon niveau A1 mais je trouve que mon français n'est pas encore assez bon. Donc je me suis inscrit pour deux semestres de plus pour pouvoir commencer un master à Science Po.

Mon confinement, je l'ai passé dans un studio, une pièce de 15m², deuxième étage, dans une commune qui s'appelle Migné-Auxances, avec ma copine.

Pendant le confinement, je suis tombé malade. Le 5 avril. J'avais de la fièvre et je toussais beaucoup. Je ne pouvais pas respirer normalement.

J'avais un peu mal aux poumons et un peu de douleurs quand j'expirais. Quand je toussais, il y avait un peu du sang. J'avais aussi une allergie aux yeux. C'était presque comme les symptômes de la Covid-19. Alors je me suis dit que ça pouvait être le coronavirus.

Après une semaine, j'ai appelé le 15 qui m'a dit de rester calme et de ne pas paniquer après avoir parlé de mes symptômes.

Après encore une semaine, ça ne passait toujours pas, j'avais les mêmes symptômes pendant nuit et jour. C'était difficile.

J'ai eu peur de mourir ici loin de ma famille sans aucune célébration traditionnelle comme ça se passe dans mon pays avec ma culture. A mon avis, c'était le pire moment pour mourir. Je me disais à moi-même que je ne voulais pas mourir ici de cette façon, avec les fermetures des aéroports.

J'y ai pensé beaucoup. C'étaient les jours les plus tristes de ma vie, une sensation horrible.

J'ai pleuré beaucoup et ma copine a pleuré aussi. En même temps, elle m'a donné beaucoup de soutien.

Lorsque j'en ai informé ma mère, elle a eu très peur, parce que la France était le deuxième pays le plus touché d'Europe et dans mon pays d'origine, l'Angola, à ce moment-là il n'avait aucun cas.

Comme j'habite avec ma copine, elle a aussi eu très peur et a informé sa famille que j'étais malade.

Sa famille, et elle, avaient peur qu'elle attrape le virus à cause de moi parce que sa famille savait que nous habitons ensemble. J'ai pu suivre l'inquiétude de ma femme concernant mes symptômes.

J'ai encore appelé le 15. Une ambulance est arrivée avec un infirmier très bien équipé, comme un astronaute. Ca a

augmenté ma peur. Je n'avais jamais vu quelque chose comme ça à côté de moi.

Il m'examiné avec des appareils. Il m'a dit de rester calme, de ne pas paniquer. Il m'a assuré que tout était normal. Ce n'était pas le coronavirus.

Ensuite j'ai été emmené à l'hôpital où j'ai repassé encore des examens et heureusement je n'avais rien de grave. C'était juste à cause du pollen. C'était la première fois. En Angola, c'est différent les espaces verts. On ne trouve pas du pollen et des fleurs de la même manière.

Mon premier printemps en Europe a donc aussi été ma première fois dans une ambulance. C'était une mauvaise expérience un double confinement loin de ma famille et de mon pays.

Lorsque le confinement a commencé, nous avons ressenti avec ma copine l'impact d'être simplement en présence l'un de l'autre. Nous avons constaté que la routine était très lourde pour notre relation. Nous avons pas beaucoup d'options. Nous sommes étrangers tous les deux. Nous avons besoin de l'autre pour trouver la motivation et contourner cette situation. J'ai eu le sentiment que c'était plus deux personnes mais une seule.

Pour rester unis, notre relation a grandi et l'amour aussi.

Nous avons décidé de chercher plus de créativité et faire des choses différentes. Nous ne l'avions jamais fait, avant chacun faisait son truc.

A ce moment-là, la technologie nous a aidés avec certaines activités. Par exemple, faire des exercices ensemble, faire du sport, communiquer de plus en plus avec notre famille en Afrique. Regarder des programmes, des films et faire des promenades parce que nous habitons à la campagne.

J'ai continué à suivre les cours à distance par WebEx en vidéoconférence avec un ordinateur prêté par l'Université. C'est pas la même chose que le présentiel mais ça aide quand même. Ça a affecté beaucoup mon apprentissage. Ce n'était pas efficace pour moi. Je préfère être dans une classe.

A un moment, nous avons décidé d'arrêter de regarder la télé et sortir des réseaux sociaux parce qu'il y avait trop de fake news, trop d'informations. Nous étions vraiment très inquiets, avec les nombres de personnes infectées qui montaient, et qui décédaient, à cause de cette pandémie.

C'était une mauvaise expérience de double confinement loin de ma famille mais quand même, il y a eu plusieurs choses positives avec le confinement comme par exemple la solidarité que j'ai vu dans le monde, les personnes qui aident les personnes âgées qui ne peuvent pas sortir faire des courses. Et j'ai l'impression qu'avec la peur de mourir les personnes ont commencé à valoriser plus la vie humaine.

Depuis la fin du confinement et la rédaction de ce texte, Camanda et sa compagne ont quitté leur logement et habitent dans une autre commune à 40 minutes de bus de Poitiers. Ils habitent dans une maison qui leur est prêtée par les propriétaires en leur absence pour éviter les cambriolages. Une solution temporaire et un quid pro quo qui apporte une soupape financière au couple. Camanda continue à venir à Poitiers pour suivre ses cours.



Loup M.

27 ans

Master Littérature et culture de l'image

Lieu de confinement : Poitiers, appartement, 17m²

NEBULEUSE

CONFINEMENT

Difficile de parler du confinement aujourd'hui. j'ai essayé de retarder le moment de l'écriture. pas prête. pas encore. j'ai l'impression de ne pas en être tout à fait sortie. les idées sont confuses, brouillonnes, elles fusent dans ma tête. les éclaircir. mêler les souvenirs à quelques écrits réalisés pendant la période de confinement pour aider à visualiser l'expérience.

cumuler les petits contrats depuis deux ans à coté de mes études ne me pose pas de problème si ce n'est que je trouve de moins en moins de temps et d'énergie pour travailler le tout sereinement. le confinement est arrivé, j'y ai vu une opportunité : rédiger le mémoire de recherche. m'éclater. une bonne grosse défonce sur l'écriture. le plan parfait. j'ai commencé par planifier les journées, chose que je ne fais habituellement pas. recherche et rédaction, repas, promenade, lectures, musique, écriture perso. les jours se ressemblaient mais l'adrénaline était là. j'étais productive, et créative.

la créativité n'était plus une option. quand les habitudes basculent, il faut en inventer de nouvelles. réaménager l'espace. redistribuer les attentions. cuisiner autrement. se divertir autrement. se cultiver autrement. sortir autrement. communiquer autrement. depuis quelques années j'ouvre une page Word sur le bureau de mon ordinateur, toujours la même, sur laquelle je balance tous les mots du moment. des idées, des sujets, des sentiments. un voyage intime. un journal numérique. pendant le confinement ce journal a pris de plus en plus de place. j'avais besoin de parler alors j'écrivais.

Extrait du journal, le 14 avril 2020 à Poitiers.

« Est-ce que j'ai peur ? C'est assez surréaliste ce qu'on vit aujourd'hui. Mon voisin ne s'en réjouit pas on dirait. Je l'ai entendu crier cette nuit. Encore un mois toute seule alors. Enfermée. Ça m'inquiète un peu. J'ai à faire, jusqu'à la fin du confinement c'est certain. Mais sans personne. Sans chaleur. Sans un seul corps à mes côtés. Ça fait longtemps que je n'ai pas touché un autre corps que le mien. C'est étrange de penser qu'on va grandir si loin des autres. Cela pourrait redéfinir les alliances, les priorités dans la vie de chacun.e. Si je n'avais pas loué d'appartement en février je serais confinée avec [elles]. Ça aurait été différent. Mais non, j'ai loué et refusé les invitations. J'ai choisi d'être seule. Et maintenant que je le suis, qu'est-ce que je fais ? Jusqu'à présent ma vie de confinée n'est pas un grand bouleversement. Je danse et fais des photos. Je bosse beaucoup. Peut-être un peu trop. Est-ce que ce train-train peut durer encore un mois. Qu'est-ce que je peux faire pour le rendre plus palpitant. Où est mon palpitant. Si je suis en manque, je chercherai l'aventure entre les pages de celles et ceux qui ont vécu, je chercherai dans les livres. J'ai du temps pour une fois, autant m'en servir. »

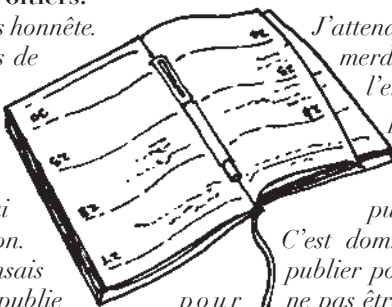
l'appartement est situé au deuxième étage d'un immeuble en centre-ville. ma fenêtre donne sur les toits voisins. pas de vis-à-vis. tous les jours j'en profitais. les pigeons, les hirondelles. allumer *Sailing* de Rod Stewart et observer danser les oiseaux. fabuleux spectacle. je cherchais le calme pour éloigner les peurs. les peurs de quoi. les peurs de beaucoup.

j'entendais leurs ailes vibrer dans l'air. j'étais en colère. arbres, oiseaux, ukulélé. je me suis mise à fréquenter du non-humain pour échapper à l'ennui. l'ennui ou l'angoisse. le besoin du social m'a flanqué plusieurs vertiges. bien qu'il n'y ait plus personne à mon étage, il y avait des gens en-dessous. je ne suis pas allée les voir. j'avais envie de vivre cette expérience de la solitude. mais le portable restait branché, impossible de raccrocher.

la photographie a eu son rôle. percevoir un sujet. chercher un angle. réfléchir la lumière, les formes. sentir les couleurs, les odeurs. suspendre le geste. appuyer sur la détente. le souvenir me plaît. figer l'inattendu aussi. parfois c'est raté. trop précipité. mais souvent, quand l'esprit est bien disponible, la prise me procure un réel plaisir. ce que je préfère, une fois le shoot et le tri terminés, c'est la contemplation. la connexion. l'articulation. partager des photos sur un réseau comme FB est à la fois excitant et terrifiant. pendant le confinement j'ai publié, chose que je ne faisais plus depuis longtemps. beaucoup de photos.

Extrait du journal, le 24 avril 2020 à Poitiers.

« Je crois que je me suis emballée. Soyons honnête. de mendier. De mendier des petits likes de pas drôle. La publication me coupe Comme une drogue. Une drogue. La énervée. Je ne sais pas pourquoi. Je rechute. J'arrête... C'est dur. J'arrête une frustration. Comme l'autrice qui l'impatience. Impatience et frustration. étrange. Je me sens triste. Je pensais je m'aperçois que c'est un mensonge. Je publie l'errance. Je sais que je ne suis pas seule et



J'attends encore. Quelque chose. J'ai l'impression merde. Pourquoi je fais ça. C'est drôle. Non c'est l'envie. Pourtant à chaque fois je replonge. photo ou l'appréciation ? Je ne sais pas. Je suis suis énervée contre moi. Impression d'une la publication. Ça me laisse toujours sur publiée un livre qui ne se vend pas. Je ressens de C'est dommage. Je poste pour une caresse. Tellement publier pour celles et ceux qui ne peuvent pas sortir et ne pas être oubliée. Faire partie des invisibles. Sortir de j'en éprouve le sentiment. »

renoncer aux médias pour ne pas ajouter d'anxiété à évolutions du virus mais la situation était suffisamment le regard des gens que je croisais dans la rue. la peur de méditer. j'ouvrais quand même des chroniques sur les réseaux sociaux. les proches me renseignaient des nouvelles précautions sanitaires. cela me suffisait. ma soeur a accouché pendant le confinement. premier enfant. médite là-dessus. sortir parce qu'il faut sortir. marcher parce qu'il faut marcher. manger parce qu'il faut manger.

l'anxiété. non pas que je ne m'intéressais pas aux éprouvante sans l'actualité. je la lisais tout aussi bien dans est une maligne. s'en protéger me paraît aussi difficile que de Libération, suivais des podcasts et d'ingénieuses personnes

rester en vie. travailler. le mémoire de recherche donnait un but à mon existence de confinée. et en même temps, chose imprévue, l'isolement influençait l'organisation de son squelette. j'ai arrêté d'écrire quand j'ai senti que la colère était le seul moteur de la rédaction. c'était la fin du confinement.

DECONFINEMENT

je n'ai ressenti aucune joie à sortir librement de nouveau. reprendre mes activités est même devenu pénible. j'avais l'impression d'être loin des gens. les rejoindre demandait beaucoup d'efforts. j'étais tout le temps fatiguée. la famille me fatiguait. les ami.es me fatiguaient. croiser des gens dans la rue me fatiguait. j'ai repris le travail quand même en pensant que tout s'arrangerait avec le temps.

depuis le déconfinement - ou plus exactement la fin du confinement - de la peau se détache de mes mains. seulement mes mains. la matière fuit le corps. difficile de l'exprimer autrement, c'est le cas. je me sens comme un corps poussière. eczéma sévère. psoriasis. dépression cutanée. peu importe. je vois mon corps en fuite. pas besoin de se tailler les veines pour faire entendre une douleur quand le corps est capable de se blesser tout seul. j'ai perdu quelque chose. l'illusion peut-être. de nos corps infaillibles. d'une protection garantie. je perçois la précarité partout. en chacun.e. mon corps est en chantier. il fait une mise à jour. la transition s'opère sur une frontière doucement humaine entre la vie et la mort, l'avant et l'après, la désillusion.

Extraits du journal, le 5 et le 11 juin 2020 à Poitiers.

« Je me sens honteuse d'avoir été éduquée si loin de mon corps. Qu'est-ce que je dois comprendre ? Pourquoi les mains. Pourquoi il y a tant de feu en moi. J'ai l'impression de me consumer. Je ne peux pas vous toucher, ne me touchez pas. Fichu virus. Fichu système. Nausée. [...] Je veux du conflit. Je suis en manque de personnes se sentent vides, je me sens trop pleine. J'ai le corps moyen de mieux vivre est de vivre loin de vous. Et dès que cette pensée me traverse j'ai l'impression de mourir dans la bonne direction. [...] Comment revenir un peu plus. [...] Deux choses : ma vie est une ruine et j'avance point de vue. Le coeur lesbien est toujours présent, et je le sens grandir. Je le sens dépoussiérer les malaises et malentendus. Les violences aussi. Je ne le veux ni plus gros ni plus petit, je le veux comme il est présentement, au moment de cette écriture. Battant. - J'arrive petite soeur. Prendre ton appel. »



j'ai continué d'écrire en juin. la bulle était heureuse mais confortable. écouter les maux accepter. pour comprendre. donner du sens. j'ai un puzzle dont les pièces sont foutrement bien je reconnais son intérêt. l'occasion pour vous m'en détacher. même si le détachement, à part

confortable. l'isolement aussi. je n'étais pas en écrivant. essayer de les poétiser pour mieux les l'impression de faire un puzzle en rédigeant ce texte. éparpillées. la reconstitution n'est pas simple mais d'approcher une expérience de confinée, pour moi de celui de ma peau, je ne le perçois pas encore.

le déconfinement a « déconfiné » une grande colère. difficilement contrôlable. explosive. impossible à éviter. un sentiment d'urgence. un hurlement. les mots sortaient comme des bombes que je distribuais sans appel. surtout à mes proches. j'avais mal. mal d'avoir physiquement mal et mal de faire du mal alors que la plupart des gens étaient comme moi, dans le mal. j'ai perdu confiance. j'avais l'impression de porter une armure beaucoup trop lourde. je râlais tout le temps. je me suis coupée les cheveux. j'ai continué à râler.

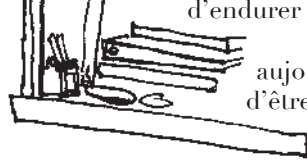
Extrait du journal, le 26 juin 2020 à Poitiers.

« Mais quelle colère... waouh. [...] Je ne ressens rien d'autre que cette colère. J'en tremble encore bordel. Comment j'ai pu dire ça. Ce n'est pas moi. N'importe quoi. Elle nous a tellement mal parlé, j'ai craqué. Plus d'énergie. Je me sens vidée, complètement vidée. J'ai répondu sans distance, aucune. Brute. Je crois que je viens de découvrir la rage, c'est pas possible. Je ne veux pas devenir une colère. Je suis capable de m'exprimer mieux que ça. Je dois pouvoir y arriver. Pardon, mais fallait pas me faire chier aujourd'hui. [...] Un loyer à payer. Faut pas que je déconne. Je ne sais pas quoi faire de cette colère. La mettre dans une boîte, mauvaise idée. Sortir de là. [...] J'ai besoin d'espace, besoin d'air. Dès qu'on essaye de me contraindre ça me fait péter un plomb. C'est pas de l'auto-sabotage, c'est une allergie à l'injonction. Ça me coupe l'envie. Ça me brûle les ailes. Mes mains sont brûlantes. Y a quelque chose de pas très sain qui circule, et ça pue. Je vais courir. »

quelqu'un m'a demandé début juillet depuis combien de temps je respirais en apnée. drôle de question. en y repensant je me suis dit qu'il y avait le confinement - et respirer apparemment,



peut-être un lien entre les musiques du *Grand Bleu* de Luc Besson écoutées en boucle depuis cette observation. le port du masque n'a pas dû arranger les choses. on ne peut pas vivre sans appartement ou dans un masque, est une forme de violence. une précaution, peut-être, mais aussi une violence. envers le corps. sans entraînement, sommes-nous capables d'endurer la pression. au cas où, gardons sous le coude notre tuba.



aujourd'hui, le 31 août 2020, j'émerge. impression de sortir d'un coma. d'être en rééduc depuis plusieurs semaines. les soeurs, les rencontres, le soleil et les fruits d'été ont apaisé ma peau et mes pensées. bouger librement. gratter à nouveau le ukulélé. tenir une plume entre les doigts, ouvrir l'agenda et écrire en lettres manuscrites « déménagement » à la date du 10 septembre. jour de mon anniversaire. rendre les clés du lieu de confinement, curieusement situé, Place de la Liberté.

Loup M.

Depuis la fin du confinement et la rédaction de ce texte, Loup M. a quitté son appartement. Elle a voyagé en France avec son sac à dos. Elle est rentrée chez ses parents avant de revenir à Poitiers en octobre pour finir son travail de recherche. Elle consulte aujourd'hui une psychologue pour l'aider à éclaircir son histoire...



Juan
29 ans
Licence Arts du Spectacle

Lieu de confinement : Poitiers, chambre chez l'habitant, 16m²

@SKY.ORACLE

Pendant le confinement j'ai plongé dans un univers virtuel, dans un jeu, et j'ai compris qu'il existait beaucoup de choses semblables entre cette expérience et ma vraie vie.

En fait, c'est l'hiver dernier que mon aventure a commencé, et c'est pendant le confinement que j'ai appris à voler, même quand on ne peut pas sortir de chez soi.

En voici l'histoire.

Après avoir cherché du travail pendant six mois, vécu l'automne et l'hiver seul et avoir abandonné mes études, j'ai trouvé un petit travail de nettoyage. C'était juste avant d'avoir une des pires gripes de ma vie.

Je n'oublierai jamais le premier jour, car j'avais une fièvre très forte qui faisait que j'hallucinai, mais je ne pouvais pas risquer de perdre cette opportunité (de travail) même si elle était petite. Donc j'ai travaillé avec cette fièvre.

Des informations sur un virus ont commencé à apparaître. Une pandémie était possible mais j'étais trop concentré sur mon travail pour me préoccuper de ce problème. Pour moi, la Covid-19 était une menace lointaine.

Au quotidien, j'étais triste et le travail de nettoyage ne me rendait pas heureux. Au contraire, c'était une obligation, et dans le désespoir, la haine et la solitude, je me suis tourné vers les cieux. Pour être plus précis, je me suis prosterné devant un jeu vidéo de téléphone portable qui s'appelle Sky ('Ciel' en français). Et sans le savoir, il me rendrait libre des chaînes de la situation que j'étais en train de vivre et aussi de celle qui venait.

J'ai commencé donc à jouer, même quand le soleil ne voulait pas sortir. Petit à petit, j'ai traversé les territoires avec curiosité, étonnement et admiration. Au début, vous essayez de comprendre les mécanismes du jeu, à apprendre comment bouger.

Si vous avez des références avec d'autres jeux avant de jouer à n'importe quel jeu, vous pouvez comprendre comment s'adapter à un nouvel environnement d'une manière plus rapide.

Parallèlement, le monde tombait dans le désespoir car depuis mars, la pandémie de Covid-19 avait commencé et la plupart des pays en Europe avaient annoncé leur confinement.

Malheureusement, j'ai perdu le petit travail que j'avais trouvé. En conséquence, je suis redevenu dépendant de mes parents, à 29 ans. Et comme le jeu était une nouvelle expérience pour moi, en cette période un peu effrayante pour tous et toutes, je ne savais pas quoi ressentir ou faire. Je devais donc m'adapter à la situation.

Dans tous les jeux vidéo, il y a une espèce de tutoriel pour vous guider sur la manière de jouer. Dans ce jeu, il s'appelle 'l'Île de l'Aube'.

Pour le confinement, c'était une expérience complètement différente mais en même temps pareille. Pourquoi pareille ? Parce que c'était une situation extraordinaire dans le monde mais, pour moi, j'avais déjà vécu un confinement (social) avant d'être confiné, donc j'avais des références pour comprendre plus facilement la situation.

Le monde de l'autre côté de ma porte était confiné comme moi et il n'y avait que des mauvaises nouvelles mais le jeu me donnait l'opportunité de voler dans le ciel et de courir dans des plaines, librement. J'étais obsédé par sa beauté et le fait que je n'avais pas besoin de sortir de ma chambre pour me sentir libre était un sentiment que j'avais oublié en cette période de ma vie.

Le deuxième territoire du jeu est un jardin dans le ciel, plein de fleurs et d'herbes, comme le printemps qui venait d'arriver, mais que je ne pouvais pas en profiter pour des raisons évidentes. Alors j'ai pris la décision de ne voir que les points positifs du confinement et de commencer une période de négation (du négatif).

Dans la vie, ce qui semble joli devient une habitude, et rien ne reste pareil longtemps.

Le troisième territoire que je devais traverser tous les jours dans le jeu représentait d'une certaine manière ma situation dans le confinement. Rapidement, la pluie qui paraissait être faite pour me rafraîchir est plutôt devenue un étang de nuages acides qui abimaient mon feu intérieur. Un inconvénient pour avancer librement. Donc au début, je devais le traverser calmement et patiemment. Ce territoire appelé 'la Forêt' est devenu une expérience positive, comme cette douleur ou ce ressentiement qu'on aime subir de temps en temps et qu'on regretterait peut-être de ne plus avoir dans notre vie. La phrase qui me vient en tête est « Because it hurts too good » et qui en français donnerait « parce que c'est une douleur trop agréable ».

Au début, le confinement me posait un problème de confiance et d'indépendance financière... mais j'ai commencé à apprécier cette pause dans le temps qui m'éloignait des exigences quotidiennes si l'on veut exister dans ce monde de productivité et de consommation excessive.

Le jeu a pris une signification différente car j'y ai appris que le plus important n'était pas de tout collecter mais juste le nécessaire pour décrocher le prix.

Les seules fois où je devais sortir de chez moi, c'était pour aller au supermarché. Cette activité que je faisais tous les jours s'est transformée en une aventure pour moi, une compétition avec des inconnus pour voir qui était le plus rapide dans un environnement rempli de rampes de glace et d'obstacles sur une piste de course.

Le quatrième territoire du jeu est un lieu dans les montagnes, appelé 'la Vallée du triomphe' où il n'est pas nécessaire d'être en compétition pour obtenir ce qui est important, mais en même temps il est très important d'apprendre à le faire de la manière la plus rapide à chaque fois.

Comme dans le jeu, une tâche quotidienne comme aller au supermarché est devenue fascinante, parce qu'à chaque fois que je le faisais, j'apprenais un peu plus comment le faire de manière efficace et rapide. Par exemple, y aller le soir, car les gens préféreraient y aller le matin. Avoir aussi conscience des horaires du bus pour éviter d'attendre trop et faire une liste de ce qu'il est important d'avoir.

Les conseils pour diminuer l'exposition au virus étaient aussi essentiels pour s'adapter d'une façon plus intelligente.

Mais en moi une frustration grandissait et je l'ignorais. Pendant que les jours passaient, le danger n'était pas ce qui était hors de chez moi, mais il était en moi.

Je pourrais dire que cette période ressemblait au cinquième territoire du jeu, un désert obscur et ténébreux, avec des créatures faites de cauchemars et de chuchotements qu'il fallait éviter car leur attaque était imparable. Le territoire est

composé des ruines d'un peuple tombé dans une obscurité profonde, où l'eau détruit tout et des dragons appelés Krills menacent de nous prendre notre lumière.

Sans faire attention, ma vie est devenue un cauchemar pour moi-même, à cause de la solitude. J'investissais plus de temps dans le jeu pour échapper à mes problèmes émotionnels qui devenaient plus lourds.

Avant le confinement je jouais déjà mais seul avec le but d'arriver au bout par moi-même. Le début du confinement et l'expérience acquise dans le jeu m'ont fait découvrir autre chose. Que dans le jeu d'autres joueurs essayaient aussi la même chose. C'est donc pendant le confinement et avec l'isolement que j'ai rencontré un groupe de personnes dans le jeu, lesquelles m'ont aidé à soutenir ce poids et l'isolement. J'ai donc compris qu'il était possible d'éviter les attaques, de les recevoir sans subir de dégâts et qu'au final ce n'étaient que des cris menaçants et vides sans conséquences.

Je n'étais plus seul. En dehors, j'étais dans un monde où il n'y avait pas de place pour moi. Ma vie pleine de nouvelles alarmantes s'est transformée en une somme de moments drôles, d'expériences passionnantes et de choses apprises avec le jeu.

C'est incroyable comment un petit écran peut nous donner l'opportunité de voyager dans de nouveaux univers hors de notre imagination, traverser des frontières qu'on ignore et avoir la possibilité de communiquer avec des personnes dans d'autres pays. Il était plus attirant de regarder cet objet rectangulaire chaque matin que regarder la fenêtre pour voir le soleil, le ciel et les arbres.

Ma vie alternative est devenue une priorité et mes connaissances sur le jeu augmentaient de façon plus sérieuse. C'était comme monter une tour. A chaque étage, il faut résoudre un puzzle avec des niveaux différents de difficulté, et où il est nécessaire aussi de revisiter les étages avec des capacités apprises dans d'autres étages pour résoudre complètement les puzzles. Pour réussir à faire tout ce que je viens de dire, j'avais besoin d'être très curieux et aussi d'aimer ce que je faisais.

'La Voûte', c'est le nom du sixième territoire dans le jeu. Il a l'apparence d'une tour dont la sortie est au sommet, vers un nouveau territoire. Au début, cet endroit est fascinant. Il propose des épreuves de tous types, psychologiques, intellectuelles et émotionnelles. Les énigmes présentées m'ont fait comprendre que la meilleure réponse est toujours hors des règles préétablies.

Le confinement a arrêté d'être un problème pour moi, même s'il l'était pour le monde. Cette expérience a fonctionné comme des vacances de ma propre vie. Je suis passé par différents états pendant cette période et sans faire attention, j'ai commencé à aimer certaines choses néfastes pour moi. J'ai rêvé d'une vie simple où je pourrais jouer à des jeux vidéo toute la journée, manger et dormir, et même si j'ai profité de ce moment pendant deux mois, il faut comprendre que de temps en temps ce que tu aimes n'est pas ce dont tu as besoin.

Je me suis habitué à la routine du confinement. Je me sentais maître. Beaucoup de personnes avaient des problèmes avec l'isolement et moi j'avais vaincu l'anxiété et la peur parce que le jeu était devenu ma motivation pour dormir bien, me réveiller à une heure précise et manger bien.

J'ai même pensé que j'avais l'autorité pour donner des conseils et servir de guide à d'autres personnes. J'étais apprécié pour mon expérience et mes expertises et de la gentillesse grandissait en moi, mais en même temps de l'orgueil et de l'égoïsme.

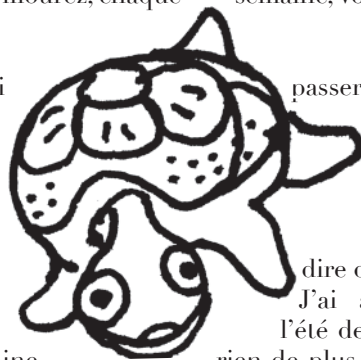
Quand les nouvelles sur le déconfinement sont arrivées, tout le pays a commencé à se préparer pour reprendre le travail, les cours et la vie quotidienne en général. Pour beaucoup de personnes, le déconfinement était une bonne nouvelle, mais moi j'ai eu une réaction d'angoisse et d'anxiété car je ne savais pas si j'aurais un travail pour payer mes dettes avec la banque et la propriétaire de ma maison. Ca m'a rappelé que j'avais abandonné mes études et le fait que ma vie dans le jeu changerait pour toujours.

'Eden', c'est le nom que les créateurs de Sky ont donné au dernier territoire à conquérir.

Ses portes s'ouvrent quand vous terminez avec 'la Voûte', mais contrairement à ce que vous pouvez penser, il n'y a pas de harpes qui jouent et d'anges qui chantent. Ce que vous entendez, ce sont les hurlements et le son de la vacuité car ce sont les portes de l'enfer qui s'ouvrent.

Pour terminer ce territoire, il faut donner de la lumière à des enfants de pierre dans une pluie de roches volcaniques. Quand vous n'avez plus de lumière, vous devenez un enfant de pierre aussi. Après, la séquence continue, le personnage se retrouve dans une obscurité sans fin et on peut voir un enfant fait de lumière. Notre personnage doit s'approcher et lui donner un câlin. Pour finir, on voyage dans l'espace et on arrive dans un champ d'étoiles qu'on traverse pour renaître. Normalement, à chaque fois que vous mourez, chaque semaine, vous devenez plus fort et moi j'étais disposé à mourir pour recommencer mon aventure.

D'une certaine manière, je devais aussi réelle. Je devais laisser mon confort, mes de l'argent. Dans ma vie quotidienne, je me vivre. Mes sentiments négatifs augmentaient lumière était chaque jour plus faible.



passer par mon propre Eden dans ma vie amis et nettoyer des toilettes pour avoir sentais seul, sans espoir et sans envie de pendant que je travaillais, comme si ma

Quand il s'agit de nettoyer, les gens peuvent disent pas c'est que c'est très déshumanisant. l'entreprise de nettoyage du mari de ma tante les yeux. Ils pensent que vous êtes une machine, pour ma vie réelle mais depuis le confinement c'était une vie que je voulais fuir. En plus, ma vie réelle était pleine de frustrations. J'ai arrêté d'étudier parce que je me sentais sans voix.

dire que c'est un travail noble mais ce qu'ils ne J'ai appris cela quand j'ai travaillé dans l'été dernier. Les gens ne te regardent pas dans rien de plus. Peut-être, avant, j'avais le désir de lutter

Là où j'ai grandi la participation pendant les cours est très importante mais en France, il faut rester en silence. Si vous osez parler, les gens vous regardent bizarre. Cette année, j'ai commencé une licence et tous mes camarades avaient moins de 20 ans. La différence d'âge était énorme. La conséquence a été que je me suis éloigné. Je trouvais la maturité entre eux et moi trop différente.

Et pour finir, quatre ans après être arrivé en France, je n'ai jamais trouvé de relation.

Pendant la première année, vous essayez d'analyser pourquoi. Pendant la deuxième, vous pensez que c'est leur problème, après la troisième peut-être que c'est votre problème et la quatrième, vous commencez à accepter l'idée de mourir seul.

J'avais rejeté l'idée de demander de l'aide car, dans mon esprit, j'avais mérité de souffrir et avec cette douleur j'ai perdu de la famille et des amis dans le processus.

Donc avec toutes ces pressions, j'ai terminé à l'hôpital pour des problèmes nutritionnels et psychologiques.

Une idée est arrivée dans mon esprit. Faire tout ce qui est possible pour réussir dans la vie seul et j'ai commencé à

chercher des inspirations pour me démontrer que c'était possible.

Pendant un épisode de RuPaul Drag Race, Whoopi Goldberg apparaît et dit : « Nothing is taking me down, not you, not anybody else, except me... It won't necessarily always make people be your friend » ce qui en français serait « rien ne peut me faire tomber, ni toi, ni personne, à part moi... Ca n'aide pas forcément à faire des gens des amis ».

Alors j'ai arrêté de me sentir déçu et j'ai commencé à demander de l'aide.

J'ai participé à des activités que l'Université a offert aux étudiants. Je suis allé à la plage avec un ami et le jeu a commencé à jouer un deuxième rôle dans ma vie.

Quelle est la conclusion de mon histoire ?

C'est un peu fou de dire cela mais c'est incroyable comment cette réalité virtuelle m'a aidé à comprendre et vivre une situation si difficile pour tous et toutes. Comment ton passé peut influencer ton futur sans t'en apercevoir vraiment.

Je suis devenu une personne très égoïste car je préférerais mon confort plus que de voir le monde guérir et cela me fait réfléchir sur la situation difficile de beaucoup des personnes qui sont en difficulté et pourquoi ils en sont là. Le monde est égoïste et sans humanité parce que ce moment est difficile pour tous et toutes. Donc on préfère notre confort et notre bonheur sans réfléchir comment l'avoir.

Moi, je dois changer mes habitudes pour de penser et d'acheter, parce que ce monde avec mon passé et mon présent parce d'autre ne servira à rien. Apprendre de bonheur et arrêter de ne voir que Avoir de la confiance en moi-même. appartenir à la société comme une que la logique est importante comme le mystique



Chercher la vérité, même si elle est douloureuse, est très important pour se libérer. Trouver une manière d'aimer ce monde parce que je veux admettre que j'ai de l'empathie et un coeur comme tous et toutes.

changer mon avenir. Je dois changer ma façon a besoin d'aide. Être plus responsable que dire que c'est la faute de quelqu'un que la gratitude est une force incroyable les points négatifs dans chaque chose. Apprécier la force dans la diversité, personne individuelle, reconnaître dans chacun d'entre nous.

Cette liste n'a pas de fin, et chaque jour j'essaie d'être mieux parce que je veux que ce monde change avec moi. On a tous et toutes besoin d'un changement pour arrêter l'égoïsme et le confort, et commencer à avoir une humanité plus unifiée.

Depuis la fin du confinement et la rédaction de ce texte, Juan a eu trente ans, un événement marquant étant donné sa situation personnelle qui a contribué à sa décision d'entamer une thérapie. Il voulait entamer un Master pour devenir assistant réalisateur ou pour se spécialiser en analyse de l'image dans la littérature mais a raté les candidatures qui devaient être déclenchées en avril. Il cherche donc un emploi à plein temps pour subvenir à ses besoins financiers, pouvoir rester plus longtemps en France et espérer tenter d'intégrer un cursus qui lui plaise en septembre 2021.



Amine

29 ans

Master Littérature et culture de l'image

Lieu de confinement : Poitiers, résidence universitaire, 9m2

LE TEMPS EST DEVENU ABSURDE

Jeudi 12 mars 2020.

J'assiste à une conférence portant sur la photographie africaine à l'Espace Mendès France de Poitiers lorsque je reçois des notifications successives sur Messenger. Ce sont mes camarades qui lancent la nouvelle dans notre groupe de conversation en ligne : le confinement va commencer, la soudaineté aussi.

Suis-je capable de supporter tout ça dans une cité universitaire ?

La question ne me vient même pas à l'esprit. Cela ne m'effraie pas. Je pense innocemment que la vie redeviendra normale à la fin du mois.

Je me rappelle avoir passé la première semaine sans avoir aucun produit de nettoyage chez moi. Je ne sortais plus. Dans une chambre de 9m², face à l'ambiguïté du destin, la contradiction des informations, garder l'esprit positif était l'objectif suprême.

Pour tenir, j'ai tenté de mettre toutes mes sources d'angoisses sous le tapis.

A commencer par mes études : je n'avais pas trouvé de stage pour valider mon master, mon mémoire n'était pas écrit, mais je n'avais ni l'envie ni la concentration pour faire avancer mon année universitaire. Alors j'ai décidé de lâcher prise, pour ne pas amplifier mon anxiété.

Une amie m'a aussi conseillé d'arrêter de regarder les infos. Et puis j'évitais tout scénario pessimiste concernant ma famille. Mon esprit était au-delà de la mer, au Maroc, mais je m'interdisais de m'inquiéter outre mesure pour eux. De penser par exemple au danger encouru par ma soeur, professionnelle de la délégation de santé et membre de l'équipe responsable du dépistage du virus.

Le temps est devenu absurde. Les semaines sont devenues des jours et les mois des semaines, comme si on vivait quatre jours dans le mois et douze semaines dans l'année. Des camarades et la directrice de notre formation m'ont contacté la première semaine du confinement pour savoir si tout allait bien. A dire vrai, c'était de plus en plus difficile. Le stress montait, mais ce n'était pas le virus : je n'avais plus d'argent.

Mes recherches pour un job étudiant avaient été stoppées par la Covid-19.

Et la banque me mettait la pression presque chaque jour à propos de mon découvert - qui a duré plusieurs semaines et qui a généré des frais supplémentaires.

J'étais en crise, je n'étais plus capable de subvenir aux besoins quotidiens. Petit à petit, lentement, j'ai commencé à recevoir l'aide financière versée par la Maison des étudiants, ce qui m'a aidé un peu à régler ma situation.

En plus, devant l'absence d'assurance maladie (?) OU en panne de l'assurance maladie (?), j'ai commencé à sentir un spasme très fort. J'ai demandé à consulter le médecin qui venait chaque semaine pour des visites, mais elle n'était que psychologue et venait pour le soutien moral.

Le déconfinement s'est passé très lentement.

L'attente de rien avait bouleversé mon esprit et l'a mis dans un chaos interminable. Certes, je dois avouer que la crise m'a beaucoup aidé à développer la patience, à apprivoiser le rien.

Depuis, j'ai décidé de relancer à nouveau mes plans pour d'abord trouver un stage et en même temps un job qui m'aidera à garantir ma stabilité financière. Mais le fait de penser à tout ce que m'arrive est un diklat bien évident.

Depuis la fin du confinement et la rédaction de ce texte, Amine a trouvé un emploi en tant qu'agent de service dans un établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes. Cette opportunité a débouché après quelques semaines sur l'obtention d'un stage dans le même EPHAD, en tant qu'animateur culturel, un sésame qui lui permettra de valider son master. Cette note positive et le dernier mois écoulé viennent, de son propre aveu, atténuer l'amertume de tout ce que le confinement a pu lui faire vivre.

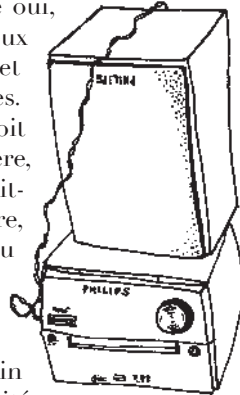


Gabriel
22 ans
Licence d'histoire

Lieu de confinement : Poitiers, résidence universitaire, 9m²

DROIT DE CITE

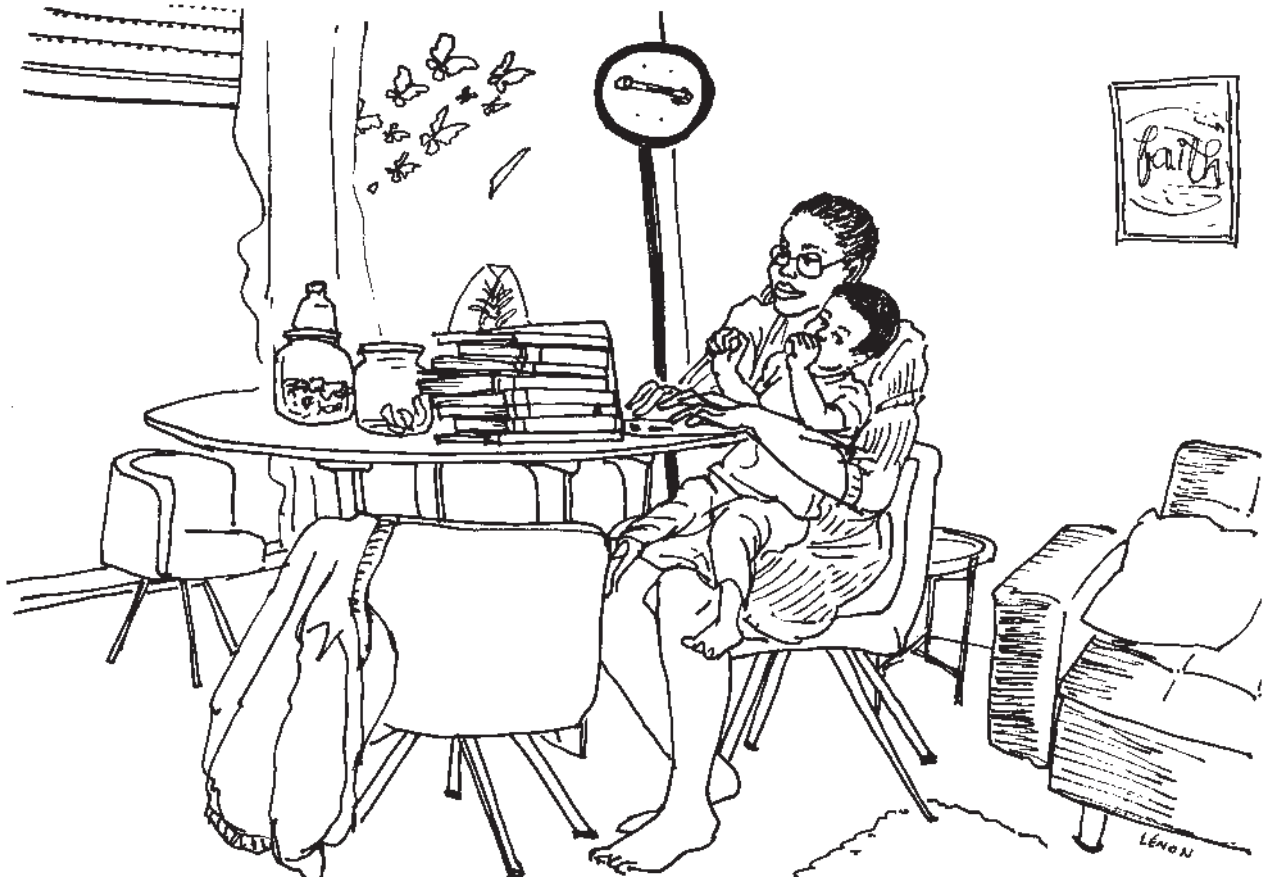
Au début, le gouvernement a annoncé l'arrêt des cours jusqu'à nouvel ordre. Je ne vous cache pas que cette décision, assez inédite m'a plu. En effet, j'avais du retard sur les cours et sur les devoirs à rendre. Mais aussi de la fatigue. OUF !... Après une fin de semaine ensoleillée qui a vu nombre de nos compatriotes sortir profiter de la nature. Le premier ministre a annoncé le confinement. L'université étant le seul endroit que je fréquente lorsque je quitte ma chambre de cité universitaire, je savais que cette mesure n'allait pas impacter ma vie. Dorénavant, il fallait une attestation pour sortir. Beaucoup ont vu en l'attestation une contrainte, une restriction, pas moi. Au début du confinement, les profs ont essayé de maintenir un lien avec les élèves, les cours sont pas terminés qu'ils nous disaient. Une prof a même dit qu'il y aurait des cours en ligne. Cet élan s'est vite essoufflé. Et puis, on n'est qu'en première année, les priorités étaient ailleurs. Du coup me voilà « confiné ». Confiné oui, Les étudiants en majorité étrangers sont restés, eux là. Par cette impasse dans laquelle nous sommes et pu un peu discuter avec certaines personnes. tout. Le reste du temps soit ils travaillaient, soit cité universitaire, c'est comme une fourmilière, coup, on s'est vus plus fréquemment, ne serait-ce que dans les cuisines communes. On a appris à mieux se connaître, jours, on se retrouvait le soir. On chantait du des fois on se mettait une race. Il y a aussi eu ma chambre sur le Net et à écouter la radio. Le barrières. C'était presque impossible. Dans ces d'un mètre sans se toucher. On avait besoin on jouait au foot dehors dans le jardin de la cité du personnel. Nous étions sans aucun impératif, à part vivre moins seul pendant le confinement qu'avant et même après. Le déconfinement et la reprise des activités ont rompu ce mode de vie, et chacun a repris ses habitudes.



mais pas n'importe où. Dans une cité universitaire, aussi, coincés dans la cité. Mon salut passera par qui m'arrange bien. Avant le confinement, j'avais On m'avait même invité à manger. Mais c'est ils sortaient ou... bref, ils faisaient leur vie. Une on est beaucoup dans un espace restreint. Du ce quand on allait cuisiner, puisque les cuisines on passait des après-midi à discuter. D'autres Heuss L'enfoiré, on jouait un peu aux cartes et des jours où je suis resté toute la journée dans CROUS nous a demandé de respecter les gestes conditions on ne pouvait pas vivre à distance d'avoir du lien et de se sentir proches... Parfois bravant ostensiblement les interdits sous les yeux notre petite vie. Mais autant dire que je me suis senti

Toute chose a une fin.

Depuis la fin du confinement et la rédaction de ce texte, Gabriel a repris ses cours de licence d'histoire...



Rollande

24 ans

Master Ergonomie et Psychologie du Travail

Lieu de confinement : Poitiers, logement social en résidence, 65m²

MISSION IMPOSSIBLE

Pour moi, le confinement s'est apparenté à un cocktail d'émotions négatives. Je l'ai vécu seule dans mon appartement, avec mon enfant de deux ans, un mémoire et un rapport de stage à rédiger.

Mon stage que je venais à peine de commencer ainsi que mes petits jobs ont été stoppés, la crèche de mon fils a été fermée, ma grand-mère a été hospitalisée à Paris où j'ai une partie de ma famille...

A un moment, j'ai imaginé rentrer au Togo pour les vacances, pour me retrouver en famille. Mais je ne pouvais pas, Covid oblige. Seule ma sœur et ma mère sont encore là-bas. Mes frères et ma deuxième sœur, mes tantes, sont en France mais je ne les vois jamais. Pendant le confinement, je n'avais pas trop de nouvelles de qui que ce soit. Il m'était d'ailleurs reproché de ne pas en donner, mais je ne pouvais pas, je n'avais tout simplement pas le temps. Quelque message par *WhatsApp* c'est tout.

Pendant le confinement, je n'avais pas trop de nouvelles de qui que ce soit. Il m'était d'ailleurs reproché de ne pas en donner, mais je ne pouvais pas, je n'avais tout simplement pas le temps. Quelque message par *WhatsApp* c'est tout.

La période a été terriblement angoissante et ineffable. Pour certains, le confinement a permis de se poser et souffler, mais moi, c'était tout le contraire. Je m'arrachais les cheveux à force de réfléchir aux moyens que j'allais trouver pour terminer mon année scolaire dignement. Je voulais bien faire les choses pour passer en master 2. Je voulais montrer qu'il était possible d'être mère isolée et briller à l'université.

Mais, les mois confinés ont été horribles.

C'était mission impossible pour se concentrer sur l'écriture. Mon fils était toujours à côté, sur mes genoux à taper sur mon clavier, ou en train de pleurer pour demander de l'attention. Je devais ranger ses jouets qui envahissaient notre salon, lui faire à manger, m'occuper de lui pour ne pas qu'il tourne en rond, le surveiller...

Et je culpabilisais quand j'essayais de prendre du temps pour travailler.

Je me sentais dépassée. Surchargée. Je n'avais même pas le temps de regarder le temps.

La nuit, je pensais à tout ce que j'allais devoir faire le lendemain et j'en faisais des insomnies. Je recevais des mails de mes professeurs pour me demander où j'en étais sur mes écrits.

Ces mails m'ont terrorisée. J'étais coincée et personne ne pouvait comprendre ce que je vivais.

Je pense que j'étais tombée dans la dépression.

Rien que d'en reparler, ça me remue.

J'étais constamment sous pression. Être une mère isolée est déjà très rude la situation était invivable. J'avais l'impression de tous les jours essayer de

au quotidien. Avec le confinement, survivre.

L'un des rares et réels moments de répit et de détente était lorsque entreprenaient de chanter des chansons de réconfort telles que : *Amazing little Light of Mine, Heal the World*, etc... Je branchais et sortais alors mon petit baffle et mon micro pour les accompagner depuis mon balcon.

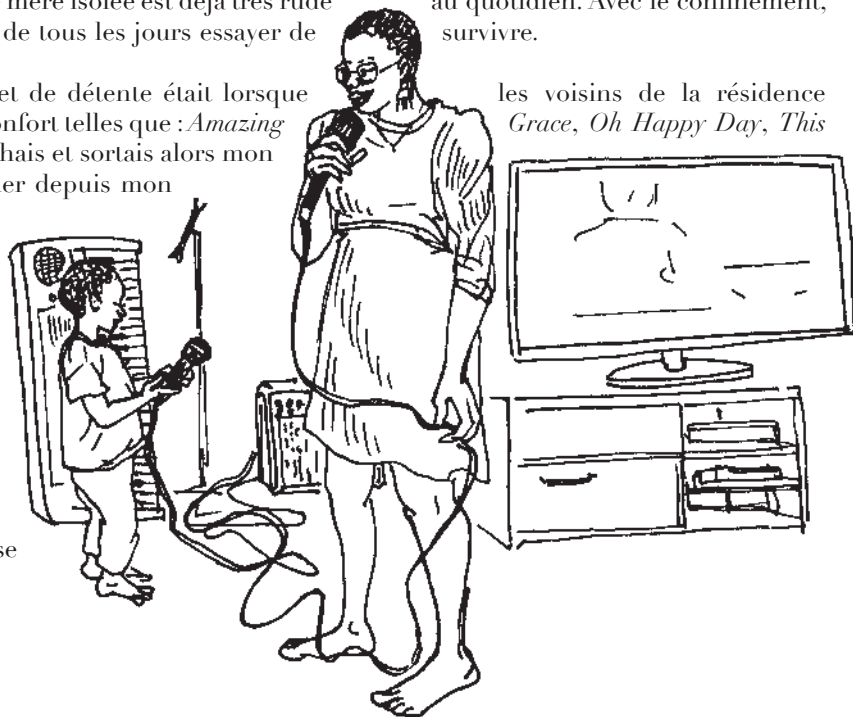
Mon fils se joignait instantanément à l'exercice.

Il adore chanter.

Une amie m'a proposé de l'aide, elle a fait une fois mes courses, mais je ne voulais pas la déranger. Je me disais que le confinement était très difficile pour tout le monde.

Surtout, je ne voulais pas que les autres se disent '*Oh la pauvre !*'.

Je voulais m'en sortir la tête haute.
Je n'avais pas envie de faire pitié.



Depuis la fin du confinement et la reprise des cours, Rollande a rendu son mémoire et son rapport de stage. Elle a entamé la deuxième année de son master. Elle espère pouvoir trouver son alternance obligatoire pour avoir son diplôme, qu'elle n'a toujours pas, un mois après la date échu.



Zélie

22 ans

Licence de psychologie

Lieux de confinement : Poitiers, résidence universitaire, 44m² ;
Pellevoisin, maison, 100 m² + jardin

MALGRE TOUT

Confinée dans un premier temps à Poitiers, j'ai plutôt bien vécu cette période de presque trois mois. Lorsque le confinement national est annoncé, le samedi 15 mars 2020, je suis en train de boire un verre en terrasse avec deux amies de longue date.

Cette sortie devait s'achever une fois les verres finis mais l'annonce nous motive à la rallonger par un cinéma et un restaurant.

Avant même l'annonce du confinement national, étant considérée comme une « personne à risques », je sortais déjà assez peu et respectais avec attention les gestes sanitaires qui m'avaient été conseillés par des proches : bien se laver les mains, changer de vêtements après une sortie, etc. Mes sorties se résumaient à des achats de première nécessité ou aller chez le médecin. Rejoindre mes amis en terrasse était un écart nécessaire que je ne regrette pas. Voir ces gens m'a aidé à commencer mon confinement avec une humeur positive.

A Poitiers, mon appartement peut être considéré comme luxueux par rapport à la norme des étudiants logés par le CROUS. Il s'agit d'un 44 mètres carrés très lumineux, avec une pièce à vivre et une chambre que je partage avec ma colocataire. J'ai également un chat nommé Albus. De ce fait, je n'ai jamais vraiment été seule, ni étouffée par mon environnement. J'avais également la possibilité de sortir de chez moi assez régulièrement, mon appartement étant au rez-de-chaussée et la résidence étant en bordure de campagne.

Le CROUS nous a laissé la possibilité de laisser les clés de notre appartement pour nous confiner ailleurs. Nous n'aurions pas à payer le loyer le temps de notre absence. Le souci est que ma colocataire est en rupture familiale. Elle n'avait donc eu aucun endroit où aller si je décidais de rendre les clés. De ce fait, nous sommes restées toutes les deux à Poitiers.

Les nouvelles du virus me sont arrivées grâce aux réseaux sociaux, principalement Twitter. C'est une plate-forme qui a tendance à être 'au courant' bien avant le reste de la population. Le souci, avec ces réseaux, c'est que les informations ne sont pas forcément fiables et semblent souvent chercher le choc et le 'buzz'. Il y avait par exemple un compte qui recensait chaque heure les personnes décédées de la Covid. Ce genre d'informations peuvent vite être pesantes et amener de l'anxiété.

J'ai tendance à vite m'inquiéter, vite m'angoisser.

J'ai suivi la propagation du virus de pays en pays, progressivement, de manière un peu détachée malgré l'anxiété qui montait progressivement. Le futur est un concept qui m'angoisse plutôt, car il n'est pas tangible. Je ne peux pas prévoir le futur, c'est impossible.

Je me contentais alors d'angoisser, imaginant comment le système français allait recevoir la vague pandémique...
Mal.

Les premières semaines n'ont été que cafouillages sur cafouillages, ne faisant qu'augmenter mon incertitude et mon anxiété. Port du masque ou pas port du masque ? Gants ou pas gants ? Les récits de ruées vers la nourriture et le papier toilette ont également des échos apocalyptiques. Personnellement, la première chose que je suis allée faire en achat c'est presque 20 kilos de litière pour mon chat.

Avec ma colocataire, au lieu de nous précipiter dans les supermarchés, nous avons fait l'inventaire de tout ce que nous avions en nourriture à la maison et combien de temps cela nous durerait. En prenant les choses de façon posées et calmes, nous avons ainsi évité les vagues de panique des premières semaines. Nous avons en effet de quoi manger pour encore deux semaines. Beaucoup de pâtes, beaucoup de secs et de boîtes, mais ça faisait l'affaire.

Malgré cette anxiété liée à l'incertitude du futur, tout se passait plutôt bien.

Je suis une personne handicapée. Atteinte d'autisme et de douleurs chroniques, le corps médical m'a vite prévenu que j'avais des facteurs aggravants concernant la Covid. J'étais assez confiante quant au fait que je ne l'attraperais pas : j'ai toujours respecté les gestes barrières et les consignes sanitaires lorsque celles-ci ont été mises en place par le gouvernement, les respectant également de mon côté bien avant que ce soit officiel. De plus, ma colocataire était du genre à désinfecter les poignées de portes même lorsque personne n'était sorti.

Mais j'étais inquiète pour mon entourage. La situation de mes parents m'inquiétait : depuis l'AVC de mon père en octobre dernier, ce dernier a changé. Ma mère doit gérer encore plus de choses malgré l'aide quotidienne de ma grande sœur. Ayant une attestation pour mon autisme, ma sœur a pu venir me chercher sans encombre. Je suis donc partie de Poitiers avec Albus sous le bras mi-avril pour les rejoindre et leur prêter main forte.

Mon père est un donc un survivant de deux accidents cardio-vasculaires, le dernier date d'octobre 2019. Ma grand-mère et ma mère ont toutes les deux une maladie auto-immune. Mon grand-père est un survivant du cancer. Plusieurs de mes amis sont eux-mêmes handicapés ou malades chroniques. Et lorsque que « nous sommes en guerre », les personnes comme nous sont souvent reléguées au second plan, considérées comme inutiles pour soutenir « l'effort de guerre » qui est de combattre le virus.

Et cela s'est vite vu : une fois les hôpitaux saturés, il me semble qu'ils ont dû prioriser les patients en privilégiant bien entendu les personnes jeunes et valides. Si je tombais malade, si mes grands-parents tombaient malades, si mon père tombait malade, nous aurions été tout en bas de la liste pour une réanimation ou une intubation.

Un ami paraplégique a lui-même été victime de ce que je considère comme de l'eugénisme : atteint de la Covid, la respiration chaotique, on l'a fait patienter une semaine dans cette condition de douleurs, le temps que plusieurs lits se libèrent. Si son état était plus grave que certains de ses voisins, ces derniers étaient emmenés 'en réa' avant lui. S'il a pu s'en sortir, certains n'ont pas pu. Car ils étaient handicapés. Car la société nous considère moins utile.

Tout cela me met en colère. Je trouve cela tout bonnement inadmissible. J'entends ce genre de choses comme un blocage à l'épanouissement des gens comme moi, un blocage qui pourrait leur interdire de fonder une famille de peur de créer une nouvelle génération d'handicapés 'inutiles à l'effort de guerre'.



Handicapés, certes, mais nous sommes des personnes aussi humaines que les personnes valides. Nous méritons de vivre. Nous méritons d'être intubés en cas de besoin, même si nous sommes en pleine épidémie et que les hôpitaux sont pleins à craquer. Nous ne sommes pas des moins que rien du fait d'un 'fonctionnement' peut être différent.

Même si les consciences ont pu être éveillées par rapport à cette forme d'«eugénisme», je crains que si une seconde vague arrive, les personnes handicapées seront une fois de plus considérées comme des moins que rien.

Epidémie, épidémie, oui mais...

...mais quid des études ? quid du travail ? Je suis en licence de psychologie, en troisième année. Mon handicap fait qu'il ne s'agit pas de ma dernière année, ayant un aménagement d'études que me la fait passer en deux ans. Mais un confinement, ça implique plus aucun cours en présentiel, non ? Le souci, c'est que mon ordinateur a lâché quelques semaines avant l'annonce du gouvernement.

J'ai pu emprunter un ordinateur auprès de l'Université mais ce dernier est si lent qu'il faut dix minutes pour ouvrir Word. Et c'est sans parler de la connexion internet.

Je suis logée par le CROUS et je partage une connexion prend pas en charge les sites comme Discord, Skype ou un lien social avec des amis, de la famille mais

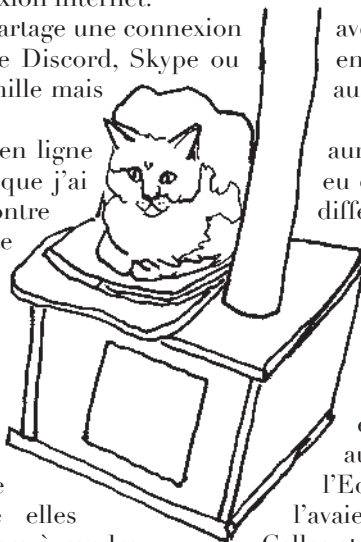
Autant dire que suivre des cours en ligne dans mon malheur, on pourrait dire que j'ai s'est mise en grève pour protester contre J'ai de ce fait l'impression que cette confinement. Je n'ai pas eu de cours facultatifs à lire. Pas de soucis à se finalité de cette année est incertaine.

On nous a dit pas de partiels.

On nous a dit que tous les

On nous a dit que tout serait

Et en même temps, le Ministre de aux facultés de procéder comme elles sous forme de QCM, de petits dossiers à rendre. de moyen seraient excusés.



avec toute ma résidence. Elle est lente et le débit ne encore Zoom, sites énormément utilisés pour garder aussi pour le boulot et les cours.

aurait pu s'annoncer plutôt compliqué pour moi. Mais eu de la chance. Durant janvier et février, mon UFR différentes réformes annoncées dans l'enseignement. grève n'a pas forcément été levée durant le en ligne à faire, seulement des photocopiés faire de ce côté-là même si une fois de plus, la

examens seraient neutralisés. automatiquement validé.

L'Education nationale disait le contraire, interdisait l'avaient annoncé. Finalement, nos partiels se sont faits Celles et ceux qui ne le pouvaient pas à cause d'un manque

Depuis février 2019, je suis étudiante tutrice à la Maison des Etudiants.

Mon travail consiste à tenir l'accueil durant les temps creux : entre midi et deux ou le soir. Etant un lieu qui accueille du public, il a été l'un de premiers fermés. Si l'Université nous a promis que l'on serait intégralement payés, je n'ai reçu mes paies de mars à juin qu'à la fin du mois de juillet. N'étant pas considérée comme assez handicapée, je n'ai pas le droit à l'Allocation Adulte Handicapé. Ainsi, j'ai dû vivoter avec uniquement ma bourse du CROUS pendant quatre mois avec un loyer et divers frais à payer.

Cela n'a pas été de la tarte.

L'argent est un sujet qui peut vite m'angoisser : j'ai été dans des situations catastrophiques à plusieurs reprises et je n'ai pas vraiment envie d'y retourner.

Donc le combo épidémie mondiale, incertitude et pas de paie est assez compliqué à gérer.

Comme je l'ai mentionné, j'ai été confinée dans deux endroits différents. Dans mon appartement à Poitiers et, à partir du 20 avril, chez mes parents à Pellevoisin dans l'Indre, à une centaine kilomètres de là. Il s'agit d'une petite maison dans un petit village avec son petit jardin. Un lieu plutôt agréable en somme.

J'ai pu les aider sur un plan psychologique, mes parents. Entre la fermeture de leur boutique, la maladie de mon père, l'épidémie... cela a été pas mal compliqué pour eux. Aujourd'hui, tout va beaucoup mieux et c'est un plaisir à voir.

Mon confinement là-bas a été une véritable source de repos pour moi. Loin de la chambre que je partage avec ma colocataire, j'ai pu me ressourcer dans la solitude. J'ai repris l'écriture, j'ai repris la couture et j'ai même lu quelques romans malgré la panne de lecture que je traîne depuis quelques années déjà.

Aujourd'hui encore, nous sommes à la fin août 2020, le confinement a cessé depuis près de trois mois, j'angoisse pour mes partiels. Plusieurs de mes unités d'enseignement (UE) ont été neutralisées : mais étant donné que je passe mon année en deux ans, est-ce que je vais quand même devoir les repasser l'année à venir ? sont-elles neutralisées à vie ? Et l'épidémie en elle-même n'est pas finie.

Les rapports de l'OMS sont d'ailleurs assez inquiétants, parlant d'une résurgence des cas à cause des mouvements liés aux vacances. La rentrée va probablement empirer tout ça. Comment vais-je survivre à un second confinement ?

Encore des questions sans réponses.



Depuis la fin du confinement et la rédaction de ce texte, Zélie a repris les cours. Ceux-ci ont été annoncés très tardivement. La crise sanitaire continue à compliquer les conditions d'étude. Elle a repris son poste à la Maison des étudiants et elle continue tout ce qu'elle a commencé ou repris pendant la phase de confinement : la lecture, la couture,...

Université de Poitiers

Imprimeur - CopyMedia
CS 20023 - 33693 Mérégnac Cedex

Dépôt légal novembre 2020

Tous droits réservés

Illustrations Lenon (Editions Flbb)

Maquette et mise en page Patrice Mancino (117 / Consortium Cooperative)

Cet ouvrage a été réalisé au cours de l'été 2020, et achevé d'imprimer au 31 octobre 2020.

Le projet *Mon confinement et moi* a été soutenu et financé
par l'Université de Poitiers, la Contribution Vie Etudiante et de Campus (CVEC),
et la Région Nouvelle-Aquitaine

Exemplaire gratuit - Ne peut être vendu
Textes et illustrations - Tous droits réservés

